la préférence est donnée aux leçons de Hatel, et dans la mesure seulement où elles se rapprochent davantage du texte des manuscrits.

Collection Paravia (Turin, Paravia).

I. — *Oratorum romanorum fragmenta*, collegit, recensuit, prolegomenis illustrauit H. MALCOVATI, 3 voll., 249, 214 et 219 pages. 20, 17 et 17 lires.

Bienvenu soit ce recueil qui renouvelle celui de H. Meyer, vieux de près d'un siècle, et mal remplacé par celui de Cortese en 1892. M. Malcovati avait déjà fait prévoir cette édition par des publications partielles des fragments antérieurs à Caton et de Caton lui-même dans une brochure peu répandue : *Annuario del liceo-ginnasio Ugo Foscolo in Pavia*, 1927 et 1929.

Bien des textes ont été dépouillés, interprétés, corrigés depuis les relevés de H. Meyer ; les trois volumes de M. Malcovati représentent la mise à jour la plus consciencieuse qu'on pouvait souhaiter. Aux relevés des fragments de chaque auteur correspondent des notices contenant les renseignements indispensables. Un Conspectus des éditions utilisées et des manuscrits sur lesquels elles se fondent figure à la page 135 du volume I.

Je ne présenterai à l'auteur que des critiques de forme, mais importantes à mon avis.

D'abord, pourquoi avoir adopté la répartition des auteurs en trois groupes, un par volume, qui ne correspond ni à la nature des choses, ni à une nécessité historique, ni même à la division en quatre périodes qui est établie dans les *Prolegomena* (p. 2-3)?

Ensuite, pourquoi avoir séparé les Notices des fragments auxquels elles ont trait? Pour des fragments groupés sous le nº 103 à la page 169 du volume I, il faut aller chercher la notice nº 103 à la page 55. Il y a là une dualité de classement qui complique inutilement la recherche, d'autant plus — autre critique — que le titre courant reste le même d'un bout à l'autre des trois volumes, au lieu de contenir l'indication des auteurs successifs.

Enfin, il est bien dommage que l'auteur n'ait pas employé une disposition spéciale, artifices typographiques, distinction de romain et d'italique, pour permettre de reconnaître du premier coup d'œil ce qui est texte original et ce qui n'est que « testimonia ». Il y a encore ici une confusion qui rend difficile non pas sans doute l'utilisation scientifique, mais la consultation pratique du recueil.

J. MAROUZEAU.

II. — *Tertulliani De cultu feminarum libri duo*, rec. J. MARRA : 1930, 47 pages, 9 lires.

Le *De cultu feminarum* est un des plus curieux traités de Tertullien,

avant son adhésion au montanisme. L'inexorable polémiste y exécute une charge à fond de train contre les raffinements de la toilette féminine. Il y distingue deux aspects : d'abord le *cultus* (c'est-à-dire les ornements d'or et d'argent, les perles, les riches vêtements, etc.), puis l'*ornatus* (qui consiste essentiellement dans les soins de la chevelure et du corps). L'opuscule, quoique assez court, comprend deux livres. Le premier livre sent quelque peu l'argumentation de l'école : Tertullien y conteste formellement la supériorité de l'or et de l'argent sur les autres métaux ; il rappelle aux coquettes qu'une huître est toujours une huître et que si, d'aventure, une excroissance y pousse, l'appelât-on perle, il n'y a pas de quoi tant s'émerveiller, etc. Le second livre observe un ton plus sérieux, plus intime. Tertullien invite les femmes, qu'il appelle *conservae et sorores meae*, à réfléchir que la condition essentielle du salut, c'est pour elles la chasteté ; qu'elles n'ont pas le droit d'être pour autrui une occasion de scandale, en avivant systématiquement leurs charmes (*decorem, quem naturaliter invitatorem libidinis scimus*). Il doit leur suffire de plaire à leurs maris : *uxor nulla deformis est marito suo*, affirme-t-il avec une assurance pleine d'optimisme. De la propreté, certes, il en faut : mais point de fard aux joues et sous les yeux ; point de teintures, qui brûlent les cheveux et altèrent la sincérité de l'œuvre divine ; point de chevelures aux artifices compliqués ; point de recherches excessives dans les ajustements de la parure. Au surplus, observe Tertullien, ce sont là des conseils dont les hommes eux-mêmes pourront quelquefois faire leur profit, car combien parmi eux interrogent anxieusement leur miroir !

Il faut citer la conclusion : « Montrez-vous parées de cosmétiques et d'ornements tirés des prophètes et des apôtres. Empruntez à la simplicité votre blanc, à la pudeur votre rouge ; peignez vos yeux de réserve et vos lèvres de silence ; accrochez à vos oreilles les paroles de Dieu, assujettissez à votre cou le joug du Christ..., habillez-vous de la soie de la probité, du lin de la sainteté, de la pourpre de la pudicité, et, parées de la sorte, vous aurez Dieu pour amant ! »

Ce traité n'a pas encore trouvé place dans le *Corpus* de Vienne. M. Joseph Marra vient d'en donner une utile édition dans le *Corpus Paravianum*. Il a pris comme base de son texte le fameux *Agobardinus* (aujourd'hui *Parisinus* n° 1622, s. IX), souvent gâté, mais sans retouches maladroites ; il a consulté personnellement les trois manuscrits du xv^e^ siècle, jusqu'ici peu étudiés, qui sont à Florence, et il a tenu compte aussi des éditions de Beatus Rhenanus, de Gagny, de Ghelen, de Pamèle, de Rigaut et d'Œhler. Il hasarde un petit nombre de corrections, dont certaines lui ont été suggérées par M. Castiglioni, le directeur de la Collection. Les *indices*, assez copieux (p. 36-47), fournissent de bons éléments pour l'interprétation du latin si difficile de Tertullien.

L'introduction, en latin, n'est pas satisfaisante de tout point. M. Marra prend encore Perpétue, Félicité et Saturus pour des martyrs montanistes, alors que rien dans les passages de leur *Passio* qui leur sont explicitement attribués ne décèle l'état d'esprit montaniste (il en va différemment du rédacteur même de la *Passio*, qui a des arrière-pensées « sectaires »). — Il ne connaît pas les ouvrages essentiels sur le montanisme et en cite au moins un qui est dénué de valeur (p. XXXIII, note). — Il ne s'est pas préoccupé non plus de retracer l'histoire du lieu commun sur les abus de la parure féminine. Tertullien est l'écho d'une longue tradition, qu'il s'approprie non sans habileté. Des dissertations comme celle de Rolland, *L'influence de Sénèque le père sur Sénèque le philosophe*, celle de R. Schütze, *Juvenalis ethicus*, celle de Carl Schneider, *Juvenal und Seneca*, lui eussent fourni les références essentielles.

Tel quel, ce petit livre est le bienvenu. Il mériterait d'être inscrit, une fois, au programme de la licence ou de l'agrégation. Il n'ennuierait pas les candidats (mérite appréciable) et par ses défauts mêmes il leur serait instructif.

P. DE LABRIOLLE.

III. — *Vellei Paterculi Ad M. Vinicium libri duo*, recensuit A. BOLAFFI : 1930.

Ce n'est pas toujours une commodité pour l'éditeur d'un texte ancien que de n'avoir affaire qu'à une source unique. A preuve les difficultés que l'on rencontre pour établir le texte de Velleius Paterculus. On sait que l'œuvre de cet historien a été découverte par Rhénanus en 1515 dans un manuscrit de Murbach (Alsace) ; Rhénanus publia d'après ce manuscrit, de lecture très difficile et qu'il dut constamment interpréter, l'édition princeps de Bâle, 1520. Le manuscrit est aujourd'hui disparu ; il ne nous reste plus, à côté de l'édition de Rhénanus (P), que les notes de Burer (B), secrétaire de Rhénanus, qui collationna le manuscrit avec l'édition de son maître, et une copie du manuscrit (A), aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de Bâle, qui est due à Amerbach, élève de Rhénanus. La confrontation de ces trois témoins d'une source unique laisse place à beaucoup d'incertitude. Aussi les éditeurs successifs de Velléius, depuis Gélénius jusqu'à Orelli, Kritz, Halm et Ellis, sans compter les nombreux philologues qui ont publié sur ce texte des articles critiques, ont-ils été amenés à multiplier les conjectures. M. Bolaffi a pris le judicieux parti de revenir dans toute la mesure du possible à la tradition. Par exemple, il estime à juste titre que, dans les passages où l'on trouve le même mot répété à peu de distance, il n'y a pas lieu à correction : on est en présence d'un trait particulier de la prose de Velléius, qui, de son propre aveu, écrivait vite. Certaines leçons transmises par Rhénanus ou Amerbach, ou par les deux ensemble, et maintenues par M. Bolaffi,

pourront paraître plus douteuses : II, 2, 3, *promulgatis agrariis legibus*, *omnibus statum concupiscentibus*, « statum » étant expliqué comme signifiant « certiorem statum » ; 30, 4, *tribuniciam potestatem... cuius Sulla imaginem in iure reliquerat*, « in iure » devant être entendu comme « in lege » (?).

Quelle que soit sa fidélité de principe à la tradition, M. Bolaffi ne s'est pas interdit certaines conjectures personnelles, dictées soit par la paléographie, soit par les habitudes de style de l'auteur, soit par les clausules métriques. Beaucoup sont acceptables ; nous n'en voyons guère qui s'imposent. Par contre, il ne semble pas qu'on puisse admettre, 109, 1, *Corpus suum custodia* < *tu* >*tum* : non que la correction ne soit, paléographiquement, très légitime, mais parce qu'elle aboutit à une phrase incorrecte. Mais il faut faire à M. Bolaffi un mérite d'avoir été, dans l'ensemble, sobre de conjectures. Nombreux sont les mots ou les passages qu'il marque prudemment d'une croix ; cette prudence est particulièrement justifiée quand il s'agit de chiffres, si souvent suspects dans le texte de Velléius.

Au total, la présente édition, fondée sur une collation personnelle du manuscrit de Bâle (A), parfaitement au courant des travaux antérieurs et inspirée d'une méthode critique pleine de sagesse, est appelée à rendre de réels services et à occuper un rang honorable dans l'ensemble des éditions de Velléius.

L.-A. CONSTANS.

IV. — *Q. Orazio Flacco, Il libro degli epodi*, col commento di C. GIARRATANO : 1930, XIV + 131 pages.

Ce commentaire des Épodes donne un état de la question fort satisfaisant. La littérature qui concerne ce recueil est assez abondante. M. Giarratano n'en a retenu que le plus significatif. On regrettera peut-être qu'il ait cru bon de partager par endroits sa matière entre la notice précédant l'épode et l'introduction générale de l'ouvrage ; il en résulte quelque embarras pour le lecteur, surtout en l'absence de renvois paginés. Son texte est prudemment établi et appuyé de préférence sur les opinions moyennes ; beaucoup de conjectures restent reléguées dans l'apparat ; c'est un texte « conservateur ». Les notices précédant les épodes résument pour chacune l'essentiel de ce qu'on en sait. Certaines sont fort intéressantes ; sur Canidia, M. Giarratano écarte l'idée d'un faux nom : Canidia, loin de se cacher comme les Lesbia, les Délia, etc..., sous un pseudonyme grec, porte un des gentilices les plus connus à Rome ; inutile donc de la transformer en une certaine Gratidia ; la métamorphose eût été un non-sens. A propos de Mévius, de l'épode 10, est relaté tout ce qui intéresse le personnage. Les faiblesses de ce travail se rencontrent dans le commentaire, trop souvent compris à la ma-

nière ancienne, comme une accumulation, à l'occasion du vocabulaire et de la syntaxe, de *similia* plus ou moins avérés ; à certains endroits, le procédé n'est pas dépourvu d'intérêt, par exemple sur *Ep.* 9, 12, dont l'auteur prend occasion pour donner un aperçu de la littérature concernant Cléopâtre ; encore aimerait-on à apprendre sur quel point s'affirme en cette matière l'originalité d'Horace ; mais sur 5, 15, les quinze ou vingt fiches alignées, au sujet des serpents des Euménides, restent sans effet suggestif ; ailleurs, sur 2, 31, on regrette de ne rencontrer qu'une indication terne et presque fautive : *hinc et hinc*, mis pour *hinc et illinc;* il est surprenant qu'après des études linguistiques qui deviennent chaque jour plus exactes, un commentateur puisse encore croire suffisant d'expliquer une tournure en prononçant qu'elle est mise pour une autre. C'est prêter une bien étrange mentalité à l'auteur. Pourquoi ne pas s'attacher à dégager ce qu'efface précisément une interprétation trop facile, les raisons qui ont fait préférer un emploi rare à celui qui est courant? Je ne propose cette critique qu'à regret : il serait tout à fait contraire à mes intentions qu'elle parût déconseiller la lecture de ces pages consciencieuses et sages, où se manifestent tant d'érudition et de goût.

A. GUILLEMIN.

V. — *P. Terenzio Afro, Il punitor di se stesso*, traduzione di E. CESAREO : 1930, XVI + 119 pages.

Cette édition de l'*Heautontimorumenos* continue une série qui contient déjà l'Andrienne de A. Canilli et les Adelphes de L. Arata. Le système adopté reste le même : aucun appareil scientifique, une courte préface, une traduction modelée de près sur le texte et interprétée par l'indication de jeux de scène. Si l'on cherche la caractéristique de ce dernier volume paru, on la trouvera sans doute dans la sympathie de l'auteur pour son texte et dans son effort pour y mettre en évidence une note toute moderne. Le sujet y prêtait. Rien n'est plus éloigné de la conception que nous nous faisons habituellement de la rigueur antique que l'aventure de ce père qui se plaît à se torturer pour dédommager son fils absent d'une sévérité qui ne semble cependant pas exagérée. C'est cette note de pitié et de tendresse que souligne avec préférence la mimique indiquée par le traducteur. On peut regretter dans ce volume la négligence de la mise en pages : la traduction et le texte ne se font pas toujours vis-à-vis et des pages entières restent blanches, quand il eût été facile de donner un peu plus d'air au texte latin pour éviter des vides aussi choquants.

A. GUILLEMIN.